

DEMI-TEINTES

J'aime le charme double, étrange et nostalgique
Du Gynandre aux yeux verts, au front grave et hardi.
Et je hais la fanfare et le pourpre midi ;
J'estime la moderne et complexe musique.

J'aime les cheveux courts sur des cols féminins
Et je hais le péplos bleu criard des madones.
J'exalte en la forêt le pas des amazones
Et j'épie les regards perplexes des félins.

Le froid glace mon cœur, le feu brûle mon âme,
Et je hais l'ascétique et morose maigreur
Mais la chair trop précise et trop crue me fait peur
Car je suis l'Ennemie du Froid et de la Flamme.

J'erre dans les couchants quand s'apaise le bruit
Trop réel des vivants, à cette heure équivoque
Où chantent les Hybrides ; j'incante et j'invoque
Les grisailles du jour, les lueurs de la nuit...

Je n'aime pas le Mâle et la Femme m'irrite...
Je hais jusqu'à la mort le mufle des taureaux.
J'aime l'ange ambigu pleurant sur les tombeaux,
En vérité, mon cœur, j'aime l'Hermaphrodite.

VISITE AUX MUSEES

J'erre dans l'atmosphère humide des musées
Où pénètre à demi l'éclat d'un ciel douteux,
Où vibrent sous la glace aux ondoiements vitreux
Les urnes aux flancs d'or, savamment ciselées.

J'aime la vie muette et froide des musées
Où le respectueux visiteur parle bas
Et marche comme une ombre en retenant ses pas,
Comme si le bruit sourd de leurs fortes pesées.

Pouvait ressusciter à leur moite stupeur
Les objets imprégnés d'un rêve millénaire.
Oh ! parfois m'égarant dans un musée j'ai peu
Comme un enfant perdu dans un grand cimetière ;

Oui j'ai peur et pourtant je voudrais demeurer
Après l'heure fatale où se ferment les portes,
Oublier le présent et pouvoir retrouver
Le bonheur qui transpire auprès des choses mortes.

SONNETS A L'INCONNUE

1

A la fin du printemps, sous le troène en fleurs
Vint s'asseoir l'Inconnue dans sa grâce virile,
Sa taille était pourtant morbidelement fragile,
Ses yeux semblaient, dans l'ombre avoir versé des pleurs.

Et les enfants jouaient, heureux, cabrioleurs
Loin des mornes maisons et des rues de la ville,
Dans l'allée qu'ombrageait l'arbre cher à Virgile.
L'Inconnue se rongait dans ses moites pâleurs ;

Elle ne voyait rien et poursuivait son rêve
De ses yeux douloureux mais luisants comme un glaive ;
Et soudain me frappa l'illumination...

C'était un sentiment étrange et magnétique,
Résultat spontané d'une incubation :
Nos cœurs communiaient en un songe identique.

2

Charme de l'Inconnue qu'on ne voit qu'une fois,
O reflet de notre âme et de notre génie,
Toi que je ne verrai plus jamais de ma vie
Et que j'ai rencontrée dans un jardin bourgeois !

Je vis passer l'éclair de mes propres effrois
Dans les yeux ombragés de fière nostalgie,
Je connus sur ton front la virile énergie
Qui cache la douleur des âmes aux abois.

Mais tu ne me vis point et tes regards stupides
S'attachaient sans la voir à la foule aux yeux vides.
Tu n'étais pourtant pas seule car des parents

Près de toi déroulaient leur verbe dérisoire
Que tu n'entendais pas ; dans mes songes ardents,
Inconnue ! tu viendras flotter sur ma mémoire.

ARTEMIS

Son âme de chasseur aime au profond des bois
La clameur forcenée des désirs aux abois
S'exaspérant ainsi qu'un cerf qui pleure et brame
Aux halliers épineux et que la cours affame.

Elle exalte en la nuit ses désirs patients,
Elle hait les hymens et les enfantements.

Fatal et pénétrant, son regard d'amazone
Peut tuer dans le sein gonflé d'une matrone
Les germes sous-jacents des générations.
Ses pas suivent la Loi des Constellations :

Dans l'azur ténébreux des espaces stellaires
Les astres exaltés de désirs solitaires,
L'un vers l'autre attirés par d'étranges amours
Ne s'étreignent jamais et s'appellent toujours.

Elle écoute le soir, s'élever par saccades
Le sanglot lumineux des lointaines Hyades.

Les stellaires désirs chantent au fond des nuits
Ils méprisent la mort et la froideur des lits.

De tous les Immortels qui forment son escorte
C'est la Déesse Hécate aux paupières de morte,
C'est Hécate, sa sœur qui console ses yeux ;
Vers elle va l'élan de ses songes heureux.

Chaque soir Artémis aux flancs de l'Eurymanthe
Appelle longuement sa sœur et son Amante :

– O Déesse aux yeux morts ! ô lointaine clarté,
Le silence éternel de ta blême fierté,
Tes pas qui vont montant et croissant comme une onde,
Silencieusement sur la colline blonde,
Exaltent mon désir impossible d'amour.
J'ai maudit pour tes yeux le Soleil et le Jour,
J'ai su me détourner des montagnes divines,
Préférant le hasard des bois et des ravines.
Les bergers, les héros et même les grands dieux
N'ont pu cueillir l'amour qui fleurit en mes yeux.

Mais je n'ai su me détourner de ton sourire.
On dit que le Désir aspire à se détruire,
A se rassasier par la possession
Et que les froids réveils guettent la passion.

Mais moi, j'entreprendrai la flamme surhumaine
Que j'ai conçue pour ta beauté triste et lointaine.

Hécate ! je méprise et le Mâle et sa Loi,
Je chasse mon désir, et mon désir c'est toi.

J'ai vu naître Phoebos du sein lourd de ma mère,
J'ai flairé le relent de la liqueur amère
Qui vient empoisonner la coupe des hymens.
Et j'ai haï la Loi de l'homme avec ses Liens.

Souvent en me penchant sur l'eau des lacs nocturnes
J'ai vu s'hypnotiser tes regards taciturnes,
Dans le miroir stagnant je t'ai tendu les bras,
Ta Beauté souriait mais ne répondait pas.

Et lorsque je guettais ton image pâlie
Sur la rive de mort et de mélancolie
Où viennent aboutir mes courses de chasseur,
J'entendais s'avancer vers moi, venant en chœur,
Les Bacchantes inassouvies et les Poètes,
Les chanteurs de la Thrace aux âmes inquiètes,
Tous ceux dont les destins plurent aux Immortels
Et furent consumés de désirs éternels.

Ces ombres inspirées, aux accords de leurs lyres
Scandaient la royauté de tes lointains sourires,
Vers toi montaient l'élan, la souffrance et les voix,
Les bonheurs de tous ceux dont les dieux ont fait choix.

Et j'écoutais ce chant du Désir Impossible
Tendre vers ta Beauté toujours inaccessible.
Car ces chœurs aspirant vers plus de volupté
Ont partagé l'effroi de ma divinité ;
C'est l'angoisse inhérente aux âmes les plus riches.

L'agonie des oiseaux et le sanglot des biches
Transpercées par la flèche ou le fer agresseur
Sont moins désespérées que l'appel du chasseur.

Ainsi chantait la Chasseresse étrange et pâle.
Echo multipliait et prolongeait son rôle
Et faisait retentir ce cœur inapaisé
Eternel vagabond, mendiant le baiser
De la Déesse Hécate aux paupières de morte.
Car dans la nuit Echo que le vent triste apporte
Transmettait aux éthers des constellations
L'innombrable sanglot des exaltations.

Lorsqu'épuisée d'amour pour sa pâle Maîtresse,
Au hasard s'endormait la Vierge chasseresse
La Déesse des Nuits, des tombeaux et des Morts
Se laissait attendrir par d'amoureux accords.
Traversant les éthers, illuminant les mondes,
La Déesse allongeait sa caresse et ses ondes
Sur sa sœur Artémis endormie de désir,
Et, de ses yeux lointains, la regardait dormir.

PAROLES SUR UN TOMBEAU

Amie de la tardive aurore,
 Toi qu'insulta le jour,
Génie de la Rive incolore
 Dors en paix mon amour.

Les vivants aux Lois Maléfiques,
 Dans les champs de soleil
Ont maudit les fleurs pacifiques
 Des mangeurs de sommeil.

Oh ! la Suprême Nonchalance
 Enivrée de pavots !...
La tombe a bu dans le silence
 Le fiel de tes sanglots.

J'apprends sur ta pierre fleurie
 Le mépris de l'effort,
Je sens grandir ma nostalgie
 Du Rêve et de la Mort.

WLASTA
Episode dramatique

Une salle du château de Prémysl en Bohème – VIIIe siècle. Large fenêtre ouverte. La Princesse Libussa est étendue mourante sur un lit d'apparat. Le chœur des Amazones rassemblé près de la fenêtre.

LE CHŒUR

Princesse, ô calmez-vous !...

LIBUSSA

Ne viendra-t-elle pas ?

LE CHŒUR

Nous voyons accourir sur son cheval là-bas
Celle que vous aimez ; elle vient vers sa reine.

LIBUSSA, attentive au galop lointain d'un cheval

O douceur de mon agonie ! J'entends les pas
De son coursier...

Pourrai-je, à l'heure du trépas,
Tandis que le duc chasse en la forêt prochaine,
Exhaler mon amour et ma dernière haleine
Dans le bras de la Vierge au bouclier d'airain ?...
Et pourrai-je...

LE CHŒUR, apercevant Wlasta dans la plaine,

Approchez vers votre souveraine !

LIBUSSA, poursuivant sa pensée,

... Convaincre son orgueil et son âme hautaine ?...

LE CHŒUR

Comme un champ de combat, le somptueux couchant
Illumine de son ardeur et de son sang
Violet, le cheval à la folle crinière.

LIBUSSA, comme en un rêve.

O Wlasta !...

LE CHŒUR, attentif, près de la fenêtre.

La voici, Princesse, qui descend
De cheval...

(Un silence, une attente.)
(Wlasta entre soudain, casquée d'argent.)

WLASTA

Pardonnez à mon cœur négligent,
Belle amie, je chevauchais dans la sapinière
Lorsque j'appris...

LIBUSSA, elle se soulève avec effort et tend les mains vers l'Amazone.
O jeune fille cavalière,
On t'a dit, n'est-ce pas, l'on t'a dit que je meurs...
Et que je réclamais à mon heure dernière
Ton baiser vigoureux sur ma triste paupière ?...
(Au loin un son de cor. Libussa écoute, attentive soudain.)

LE CHŒUR

N'écoute pas, c'est le cor des chasseurs,
Nous haïssons les hommes oppresseurs,
Nous haïssons l'infâme loi des mâles,
Aux larmes des cerfs mêlons nos douleurs ;
Nous jetons l'anathème aux mâles agresseurs.

WLASTA, elle répond à la Princesse.
Non, non, je ne viens point pour recueillir vos râles,
Libussa, vous vivrez ; ô ma reine aux mains pâles !...
Non... je n'ai rencontré personne et ne sais rien...
Sans doute le Destin de ses forces astrales
Vers le château ce soir a poussé mes cavales.

LIBUSSA

Douceur de ton premier mensonge, ô cœur d'airain !
*(Wlasta s'est approchée du lit où est étendue Libussa ; la Princesse lui tend
une main que Wlasta prend dans les siennes.)*
O sens-tu palpiter la fièvre dans ma main ?
(D'une voix plus faible.)
Je meurs... et cependant je n'ai voulu personne
Auprès de moi ; le duc Przemysl chasse au lointain.
Je ne veux pour charmer mon soir sans lendemain
Que ta présence étrange et virile, amazone,
Et celle de tes sœurs ; dis-moi, je te l'ordonne,
Que feras-tu quand je ne serais plus, Wlasta ?
(Un son de cor plus proche.)

LE CHŒUR

C'est le cor de Przemysl qui s'avance et résonne

Dans les sentiers des bois empourprés par l'automne.

WLASTA, *elle tombe à genoux près du lit de la princesse.*

Non, vous ne mourrez pas, Princesse Libussa !

LIBUSSA, *elle caresse de sa main les cheveux de la jeune fille.*

Sois calme, écoute-moi... car ta vie se passa

A défendre mes droits par tes armes viriles.

Mais si je meurs ce soir, oh !... si je meurs déjà,

A quelle mission ton cœur se dévouera ?

WLASTA, *elle s'est redressée, une main sur son glaive ;*

A prêcher la Beauté des unions stériles.

J'emploierai les guerriers à des œuvres serviles,

Je briserai l'orgueil de leurs casques d'airain.

(Regardant la Princesse.)

Ne me regardez pas de ces yeux immobiles

Belle amie, vos doigts sont étrangement fébriles.

Ce soir.

(Elle entoure la Princesse de ses bras, avec tristesse.)

Oh ! n'est-ce pas que vous vivrez demain ?

Laissez-moi réchauffer de baisers votre main.

Je n'aime pas les mains hirsutes et brutales

Des guerriers au front lourd qui chassent au lointain.

(S'adressant aux Amazones.)

Approchez... car j'ai peur, elle ne dit plus rien...

Mais ses yeux agrandis sous ses paupières pâles

S'accrochent à ma chair...

LE CHŒUR, *s'approchant du lit de la Princesse.*

Entendez-vous ces râles ?

WLASTA, *à part.*

J'entends pleurer mon cœur que sa mort va briser.

(Un son de cor très proche.)

WLASTA

Oh ! toujours cette voix qui hurle par rafales.

LIBUSSA, *tout à coup elle se redresse.*

Va, poursuis-les, Wlasta, de tes folles cavales !

(Elle retombe épuisée par l'effort.)

LE CHŒUR

Elle a parlé...

WLASTA, elle se précipite vers la Princesse et baise ses lèvres.

LE CHŒUR

Nous voudrions éterniser
La virile douceur de ce premier baiser
Qui vient ensoleiller l'agonie solitaire...

*WLASTA, se soulève à demi au-dessus du visage de la Princesse qui laisse
retomber sa tête sur le côté, morte.*

Triste amour que la mort n'aura fait qu'aiguïser.

(Elle s'est redressée complètement.

Les Amazones se tiennent debout autour du lit de la morte.

Sous de cors et fanfares.

Le duc de Przemysl entre escorté de ses gardes.)

LE CHŒUR

Notre Princesse, ô seigneur, vient d'agoniser !
Morte... oh ! notre Princesse et notre Amie si chère.

PRZEMYSL

A vous qui la gardiez dans son heure dernière
N'a-t-elle rien dit ?

LE CHŒUR

Rien, seigneur de Przemyslas,
Dans la mort la Princesse emporta son mystère.

EROTIQUES

1

La langueur de la jungle éveille
Le tigre amoureux de la nuit.
Il se dresse, incline une oreille :
Sa femelle au désert s'enfuit.

Le tigre amoureux de la nuit
Détend sa langue grise et mince ;
Au loin se femelle s'enfuit.
Il bâille et sa mâchoire grince.

Sa langue fume, grise et mince,
Sa gueule est noire comme un four,
Il bâille et sa mâchoire grince,
Il miaule éperdu d'amour.

Sa gueule est noire comme un four,
Ses ongles pétrissent la pierre,
Il miaule éperdu d'amour
Dans la nuit sourde et solitaire.

Ses ongles pétrissent la pierre,
Rien ne répond à son ardeur
Dans la nuit sourde et solitaire ;
Et sur la pierre et sa froideur

Il émousse en vain son ardeur,
Etreignant l'horreur des ténèbres...
Et sur la pierre et sa froideur
Il fait onduler ses vertèbres.

Il étreint l'horreur des ténèbres
Et miaule à la surdité
Qui fait frissonner ses vertèbres.
Mais voici qu'à sa volupté,

Perçant l'horrible surdité,
Répond une voix ; il s'éveille
Et s'arrache à la volupté,
Il se dresse, incline une oreille...

2

Au profond du Golfe d'Egine
Les forêts dominant la mer ;
Un chevrier chante au flot clair
De sa voix frêle d'androgyné.

Les forêts dominant la mer,
Là-bas sous le ciel de l'Attique ;
Les dieux écoutent la musique
Du berger qui chante au flot clair.

Là-bas, sous le ciel de l'Attique,
Phoebos à l'immortel regard,
Vient à rencontrer par hasard
Le pâtre à la douce musique.

Phoebos à l'immortel regard,
Pour la beauté du jeune pâtre
Conçoit un amour idolâtre
Né sur les ailes du hasard.

Pour la beauté du jeune pâtre
Le dieu prend sa Lyre de feu
Et chante à l'éclatant ciel bleu
La joie d'un amour idolâtre.

Le dieu prend sa Lyre de feu :
La forêt darde un profil sombre
Et dans la mer plonge son ombre
Qui perce l'éclatant ciel bleu.

La forêt darde un profil sombre,
Phoebos embrasse et prend l'enfant ;
Le couple heureux et triomphant
Dans la mer prolonge son ombre.
Phoebos embrasse et prend l'enfant
A la voix frêle d'androgyné ;
Là-bas dans le golfe d'Egine
Passe le couple triomphant.

3

C'est le soir divin des Eleusines ;
La Foule s'en va parmi les byssos,

On entend mourir des flots d'harmonies.
Près de la statue de Dionysos,

Dans leurs vêtements de léger byssos
Les Ménades s'endorment épuisées.
Près de la statue de Dionysos
Leur sueur s'écoule en perles rosées.

Les Ménades s'endorment épuisées,
Maskhalé soupire un râle de mort,
Sa sueur s'écoule en perles rosées.
Seule Erano ne rêve ni ne dort.

Maskhalé soupire un râle de mort,
Un songe lascif vibre à ses paupières ;
Seule Erano ne rêve ni ne dort ;
Parmi les blancheurs des statues de pierre[s]

Erano n'a pu fermer ses paupières.
Son regard s'accroche au socle du dieu ;
Parmi les blancheurs des statues de pierres
Un dernier flambeau fait luire son feu.

Erano s'accroche au socle du dieu,
Lentement, sans bruit elle se soulève ;
Un dernier flambeau fait luire son feu.
Tandis que ses sœurs poursuivent un rêve,

Lentement, sans bruit, elle se soulève :
Passionnément elle va poser,
Tandis que ses sœurs poursuivent un rêve,
Aux lèvres de pierre un ardent baiser.

Passionnément elle va poser,
Tandis qu'au loin meurent des harmonies,
Aux lèvres du dieu son ardent baiser...

C'est le soir divin des Eleusines.

4

Deux jeunes amies marchent dans la plaine,
Les yeux dans les yeux, la main dans la main.

Mais l'une des deux se marie demain.

– Qu'as-tu, dit Miro, qu'as-tu donc, Hélène ?

Car Hélène pleure et serre la main

De sa belle amie. – Ce que j'ai ? dit-elle,

Tu le sais : je suis, à l'Homme, rebelle ;

Pourtant je dois être épouse demain. –

Miro se penche tout près, tout près d'elle,

Caresse son front, ses mains, ses cheveux

Et baise ses bras, sa bouche, ses yeux ;

– Mais à moi, ma mie, tu n'es point rebelle ?

J'aime ton beau front, tes mains, tes cheveux.

Mais la pauvre Hélène est triste, elle pleure :

– Que ne puis-je, hélas ! prolonger cette heure

Où ton clair baiser apaise mes yeux !

Puis elle dit de sa voix qui pleure :

– Que ne puis-je aussi, Miro, t'épouser !

Miro la console avec un baiser ;

O dieux, prolongez, prolongez cette heure !

Hélène et Miro s'éloignent ensemble.

– O Miro, prends-moi, prends-moi dans tes bras !

Et Miro l'enlève et presse le pas.

– Apaise ma peur, Miro, car je tremble...

Oh ! cache-moi bien, Miro, dans tes bras. –

Là-bas, tout là-bas, bien loin dans la plaine,

La bouche rivée à celle d'Hélène,

Miro disparaît en pressant le pas.

L'ARBRE DE SUMATRA

Quand le Batla rentre à sa tente,
Un arbre au parfum de sommeil
Là-bas, dans l'île tremblotante
Fleurit au coucher du soleil.

Lorsque les buffles taciturnes[.]
S'écroulent pour dormir, des fleurs
Déploient leurs pétales nocturnes
Où fument de pâles tiédeurs.

Des pétales amies du rêve,
Comme lui s'entr'ouvrent la nuit ;
Oh ! floraison sauvage et brève
Que la première aube détruit !

Les trophées et les chevelures
Dans les huttes de camphriers
Balancent leurs toisons obscures
Sur le front des Batlas guerriers.

C'est l'heure des songes sauvages
Et des ténébreux opiums,
Dans l'île fréquente en orages
Où vibrent de profonds arums.

Arbre de paix et de tristesse,
Fleur nocturne de Sumatra,
Répands ton parfum de tendresse
Que l'Aube bientôt détruira.

La mer aux torpeurs indiennes
Où sommeillent les ouragans,
Où rêvent d'étranges sirènes
Aux cheveux noirs comme les vents.

Blêmit à la première aurore.
Oh puisses-tu, fleur de sommeil,
Malgré le jour fleurir encore,
Et faire avorter le Soleil !

LES MANGEURS DE REVE

Dans l'ombre sont groupés les Rêveurs affamés
Car bientôt sonnera l'heure de la pâture.
Tels des tigres captifs en leur cage enfermés
Les Mangeurs exigeants au rêve accoutumés

Font vibrer les barreaux de leur prison obscure.
Les dents inassouviées découvrent des blancheurs ;
Les ongles ont griffé les pavés sans verdure.
Musique, Poésie, Art et Littérature,

Opiums et Poisons préparent leurs stupeurs
Dans la cave affectée aux cuisines des Fauves.
Le public a senti monter des profondeurs
Les relents carnassiers aux sanguines odeurs.

Les Mangeurs que l'abus du Rêve a rendus chauves
Ebranlent les cloisons qui suintent l'ennui,
La Foule les regarde en mâchant des guimauves
Dans les jardins d'hiver ouatés de brouillards mauves.

Mais la clef du guichet a soudain retenti,
Et le Public, pour voir les Carnassiers du Songe
S'approche de plus près, se bouscule à l'envi.
Les Mangeurs ont suivi d'un regard ennemi

La Foule réfractaire au rêve, où se prolonge
Un perfide regard, oblique mais convers...
Les lambeaux de la chair où la mâchoire plonge,
Les os qu'une dent rêveuse et cruelle ronge,

Suscitent dans l'esprit des fauves aux yeux verts
Les images latentes des jungles lointaines,
Les pourpres visions des chatoyants déserts ;
Car la viande putride où se tordent les vers

Est l'engrais fécondant des subtiles haleines.
Tandis que les publics croupissent dans les plaines,
Les souvenirs des rocs où croissent les verveines

Ont parfumé l'Ennui des Rêveurs enfermés.

SABINE

En souvenir d'une jeune Russe exilée.

Elle est pâle et semblable à quelque reine morte,
Une apparition que le soir imagine.
Quand le soleil couchant des ses rayons dessine
Des ombres enflammées au vitrail de la porte ;

Son profil orthodoxe ourlé de cheveux noirs
S'absorbe dans un songe étrange et musical.
Ses yeux ont contemplé les flots du Baïkal ;
Ses yeux, ses longs yeux verts sont de subtils miroirs

Où le regret vient s'amortir en nostalgie.
Dans ses yeux la douleur s'adoucit en tristesse,
L'affre des passions se transforme en tendresse,
J'ai vu pourtant l'éclair d'une salve énergie

Illuminer son front découvert et très blanc.
Un accent étranger demeure dans sa voix...
Oh ! sa voix musicale entendue autrefois
Et qui vint ranimer mon sourire d'enfant !

.....
Une apparition que le soir imagine.
Quand le Rêve s'assied sur le seuil de ma porte,
Un fantôme oublié de quelque reine morte,
Tel est le souvenir très profond de Sabine.

LES AUBES PLUVIEUSES

N'as-tu pas, mon âme, éprouvé
Comme est triste au matin la pluie
Pleurant ses pleurs sur le pavé ?
O toi qu'un rayon desennuie ?
Mon âme, il est triste au matin

Le ciel couleur de blanche suie.
Vois dans les flaques de satin
Stagnant sur les rues asphaltiques
Se mirer les nuées d'étain.
Vois les grisailles céramiques

Qui se découpent dans le ciel ;
Oh ! loin des bleus adriatiques
Mon âme exilée du soleil
Chaque matin est condamnée
A voir la pluie à son réveil.

La pluie dans sa longue traînée
Là-bas derrière la maison,
Célèbre le gris hyménée
D'un nuage avec l'horizon.
J'entends le sanglot des gouttières,

Les jardins chauves de gazon
Ressemblent à des cimetières.
N'as-tu pas, mon âme, éprouvé
Les mélancolies matinières
Des pluies pleurant sur le pavé ?

I PANT FOR THE MUSIC

P.B. Shelley.

Dans l'intime concert aux décors de hasard
Des musiques de chambre,
O violons ! pleurez les perles d'or et d'ambre
Des sanglots de Mozart.

Poètes de l'Hellas, lointaines Kitharèdes,
En rêve bercez-moi.
Que j'aie entretenir mon mépris de la Loi
Aux chants de vos Aèdes !

Somptueux adagios au rythme triste et lourd,
Aux langueurs héroïques,
Ensevelissez-moi sous l'effort des musiques
Du Maître qui fut Sourd.

Harmonies consacrées et musiques de foire,
Orgues, harmonicas,
Chantez, pleurez pour moi, que je n'entende pas
Au fond de ma mémoire

Les voix d'obsession présageant l'avenir
Et le retour des heures ;
Détruisez à jamais les voix intérieures,
Venez ensevelir

Sous la foudre de l'orgue, l'éclair des cymbales,
Le rire des hautbois,
Venez ensevelir mes obsédantes voix,
Musiques infernales !

CARNAVAL

Dans les cyprès bleus s'attarde
L'oiseau des diurnes désirs.
A la mer sombre de saphirs
La Lune se mire, hagarde.

C'est la soirée du Carnaval.
Sous la charmille au clair de lune,
S'assied une Princesse brune
Auprès d'un Page féodal.

La Lune a blêmi le rivage ;
La Princesse aux regards lascifs
Murmure à l'ombre bleue des ifs :
– Oh ! qui donc es-tu, mon beau page ?

Un valet ? un artiste ? un roi ?...
La Princesse interroge, insiste...
-Point ne suis roi, valet, artiste,
Mais une femme comme toi

Répond le Page à la Princesse.
Princesse et Page aux cheveux courts
Mènent leurs étranges amours ;
Dans l'ombre a fleur la Caresse :

Car le faux Page féodal
Sous la charmille, au clair de lune,
Embrasse sa Princesse brune...
C'est la soirée du Carnaval.

DIPTYQUE

LES CYTISES

Dans les mauves jardins où les hivers se meurent
Mon regard s'hypnotise aux cytises qui pleurent
Des sanglots frissonnants comme des grappes d'or.
J'aime le nostalgique et printanier décor
Qu'ébauchent en Avril les cytises qui pleurent.

Ils épanchent leurs fleurs aux gazons bocagers,
Ils furent les amants des primitifs Bergers
Qui chantaient dans le soir leurs amours nostalgiques
Rythmés sur la syrinx aux gammes archaïques.
Quand le soleil décline, à l'Heure des Bergers

Ils murmurent encor d'antiques nostalgies.
On les entend pleurer d'étranges harmonies
Et chanter un Passé vibrant comme un Espoir ;
Dans la tristesse rouge et limpide du soir
J'écoute sangloter l'Arbre des Nostalgies...

LES GLYCINES

Oh ! fraîcheur parfumée sur ma main malade,
Glycines suspendues au portail en ogive,
Répandez sur mes yeux et sur mes doigts pâlots
La consolation de vos mauves sanglots ;
Glycines suspendues au portail en ogive,

Pétales aux douceurs d'ailes de papillons
Pour vous j'ai rassemblé ces rythmiques haillons,
Vous avez la douceur de ces robes légères
Que le maître-brodeur enrichit de chimères,
Et vous avez daigné caresser mes haillons.

Sous le porche ogival j'évoque des Ondines
Nageant dans des satins aux couleurs de glycines.
Mon âme et mon destin sont moins tristes ce soir,
Sur mon pâle printemps a rayonné l'espoir...
J'emporte dans mon cœur la douceur des glycines.

NOCTURNE

L'astronome a braqué ses puissants télescopes :
Les bourgeois timorés ont fermé leurs maisons ;
Cependant que dans l'air hurlent les lycanthropes

Sous les toits les chats miaulent leurs trahisons.
Sous le regard complice et vert de l'Astre glauque
Ondulent les remous des félines toisons.

Les chiens ont incanté la mort de leur voix rauque ;
L'Astronome a visé les paisibles Gémeaux,
Des moines demi-fous que le prieur convoque

Défilent lentement dans leurs sombres préaux ;
Ils ont des yeux de braise et de longs doigts livides,
Un cierge hallucinant éclaire les vitraux.

Le ruisseau de la rue aux marbrures humides
Recueille dans sa boue l'image des grands cieux.
Les astres dont les rayons traversent les Vides

Dans le stagnant ruisseau viennent mirer leurs yeux.
C'est l'heure des amours qu'un sot décret exile,
C'est l'heure où vont reflourir les arts vicieux

Ou du moins ce que l'on nomme ainsi ; la subtile
Flamme d'un dieu plus beau que les dieux convenus.
Une Sorcière incube un amour infertile.

C'est l'heure ensorcelée des Rêves défendus.
Dans l'ondulation éthérée des nuits mauves
Le Soleil brille moins que les astres perdus.

La Sorcière a conçu pour la Lune aux yeux chauves
L'amour que les Niais ont appelé Pervers.
Elle a mêlé sa haine à la haine des fauves.

Prenant un philtre et le retournant à l'envers,
Parmi les aboiements des amours lycanthropes,
La Sorcière se donne à la Lune aux yeux verts.

LES DAMNES DU GENIE

Jamais sous nos doigts lourds n'a résonné la lyre,
Jamais nous n'avons pu, de nos fragiles voix,
Devant une assemblée de peuples ou de rois
Rythmer notre destin, nos joies, notre martyre.

Car la douleur chantée se transforme en sourire,
La douleur de tous ceux dont les dieux ont fait choix.
Nos pleurs inexprimés accroissent nos effrois.
Silencieusement notre âme se déchire.

Notre tourment sans cris est, qui sait ? plus profond
Que l'angoisse sacrée de ces Génies qui vont
Chantant à l'univers leurs joies et leurs détresses.

– O damnés du génie dont les cœurs sont fermés,
N'enviez point, ô vous qui gardez vos richesses,
La Pauvreté de ceux qui se sont exprimés.

INCUBATION

Une ivresse est dans l'air et le printemps fermente,
La Nuit a déployé ses cheveux de démente

Qui traînent dans les ciels ; la montagne là-bas
Prolonge la clameur nerveuse des Sabbats

Que le vent alangui m'apporte par rafale.
Dans sa tour le Sorcier compulse la Kabbale,

Il cherche la formule évoquant le Dervand.
Une lueur de cierge en la nuit se répand ;

La clameur des sabbats parvient aux métropoles
Et suscite les morts couchés aux nécropoles.

Dans la nuit éployant ses mauves taffetas
Moi je vais, évoquant des rires et des pas.

L'étang morbide aux eaux frappées d'immobilisme
Mire mon front pensif et mon froid diabolisme.

La nuit aux cheveux fous a des odeurs de suif...
J'interroge mon front inquiet et pensif

Dans le vitreux miroir des eaux tristes et blêmes.
Le Sorcier anxieux pousse à fond ses problèmes.

Et je ne peux poursuivre et résoudre les miens,
Je n'ai pas le secret des Arts Magiciens.

Attentive à l'appel invincible des Nixes
Je guette sur l'étang leurs yeux noyés et fixes.

Mais les yeux attractifs n'émergent point des eaux,
Ils fléchissent sur eux leurs rayons en faisceaux...

J'incube mais en vain mon rêve et ma hantise.
L'étang introspectif se fige et s'hypnotise,

Oh ! la perplexité tragique du Sorcier
Qui n'a pas résolu son problème princier !

LE RIRE DE BÉLIAL

J'ai méprisé les dieux et les lois de Panurge,
Contre tout préjugé ma révolte s'insurge,
Je hais la discipline et les conventions,
Mais j'ai tourné parfois mes yeux de passions
Vers celles et vers ceux dont l'amour, la jeunesse
N'ont jamais exprimé leur royale richesse.
Quand je songe aux martyrs que l'on mura vivants,
Aux génies qui sont morts par défaut d'aliments,
A ceux qui n'ont pas su briser la force occulte
D'un esclavage millénaire, alors j'exulte !
Je voudrais devenir un fatal élément,
Mêler ma haine obscure à la haine du vent
Qui brise les miroirs et les langueurs des mornes
De la mer ; oh ! le vent qui renverse les bornes !

Quand je vois avilir sous la hideur des mots
Les Voluptés Passées et le Suc des Pavots,
Quand je vois triompher la laideur des morales,
Je voudrais me mêler aux fureurs des rafales,
Renverser tout ce qui vient entraver l'Effort
Vers la Joie et souiller la beauté de la Mort.

A ces heures de haine en moi fermente et gronde
Le Rire des Esprits qui détruiront le Monde.

LA RENCONTRE

« Vidi la Donna che pria m'appario ».

DANTE

Ce soir je l'ai revue, étrange, énigmatique,
Celle que je croyais ne plus jamais revoir.
Je traînais par les rues mon ardent désespoir
Lorsque je ressentis le frisson fatidique :
Car j'avais reconnu dans l'énigme du soir

Celle qui, gravement, dans une allée plus claire,
Vint s'asseoir autrefois sous le troène en fleurs ;
Au front de qui j'avais reconnu mes stupeurs,
Et ma propre révolte et mon propre mystère.
Et mon corps se noya dans de vertes pâleurs.

Je reconnus ces yeux où mon âme s'envoûte.
En mon cœur, tristement, je murmurai tout bas :
Celle qui t'a frôlée ne te reconnaît pas,
Et sans me retourner je poursuivis ma route
Au hasard ce soir-là, tout en pressant le pas.

HATHOR
(Chanson égyptienne.)

Elle garde l'entrée des tombeaux taciturnes
Dans les reliefs épars de ses sanglants repas.
Elle est parée de fleurs nocturnes ;
Un spectre l'interroge, elle ne répond pas.
La Vénus des tombeaux n'ouvre jamais ses bras.

Elle n'a point d'amour, de spasme et de tendresse
Pour les doubles des morts qu'elle veille aux tombeaux
Ses mains ignorent la caresse ;
Elle est belle pourtant, ses yeux sont des flambeaux
Qui corrodent la chair et brûlent jusqu'aux os.

Un spectre l'interroge en la nuit éternelle,
En la nuit des tombeaux au sinistre décor :
– Vénus égyptienne et belle,
Aux longs yeux de saphir, aux pieds d'ivoire et d'or
Réponds au spectre fou qui t'interroge, Hathor ! –

Mais soudain se tournant vers le bleu des pénombres,
Le questeur affamé de réponse et d'amour,
Perçut de funestes décombres.
– Hathor, en vain mes bras tâtonnent vers le jour,
Que d'ossements en ce pyramidal séjour ! –

L'EMBARQUEMENT POUR LESBOS

Si j'avais le génie du peintre de Cythère,
Je peindrais sur la toile un étrange bateau
Dans le ciel d'orient que l'onde désaltère...
Si j'avais le génie pictural de Watteau.

Mais je ne fus toujours qu'un peintre médiocre,
J'ignore la magie vibrante des couleurs,
La synthèse des bleus, la richesse de l'ocre,
J'ignore le dessin aux subtiles valeurs.

Et pourtant quand je ferme les yeux, en mes rêves
Je vois, vêtues d'azur et de légers byssos,
Des femmes deux à deux enlacées sur les grèves,
Et leur barque d'amour naviguant vers Lesbos ;

O couleurs ! ô flots d'or des mers Eoliennes !
– Chaque soir, en secret, je demande à mes dieux
Le renouveau des plénitudes lesbiennes... –
O beauté des tableaux que renferment mes yeux !

Des femmes deux à deux tendrement embrassées,
S'étreignant bouche à bouche attendent pour partir
La barque qui conduit vers les Langueurs Passées.
Loin du rivage terne où s'éteint le Désir.

Je les vois frissonner dans les plis de leurs voiles,
Tandis que, sur la barque, un étrange nocher
A montré dans le ciel les premières étoiles
Et la lune dont l'or enflamme le rocher.

Pour que vous me donniez le don de la palette,
O dieux ! je renierai mes rythmes enjôleurs ;
Je veux peindre ce soir la Barque qui s'affrète
Pour l'île de Lesbos aux lointaines langueurs.

Que je puisse tracer l'île bleue des Amies
Et fondre dans les ors des voiles de byssos,
Et léguer au Musée lointain des Nostalgies,
La Barque de Lesbos !

LE SERAIL D'ANDROMEDE

Elle vit aux palais étranges
Où l'on voit des figures d'anges
Peintes en vert sur des vitraux ;
Ce sont des anges infernaux
Aux cheveux flous, aux sexes vagues.

Ses doigts ne portent point de bagues ;
Ses cheveux fauves, écourtés
Ignorent les frivolités
Des fleurs. Son col blanc, sa cravate
De satin nouée en régates
Vibrent sur son costume noir.

Elle a les yeux du désespoir,
Des yeux mauves d'hermaphrodite
Que l'amour vivant déshérite.
Mais dans un boudoir sans soleil,
Où flotte une odeur de sommeil,
Où moisit la verte pénombre
Elle a des maîtresses sans nombre

Construites selon son désir,
De grandes poupées à plaisir,
Aux yeux d'un bleu d'amazonite,
Aux colliers verts de malachite,
Aux corps maigres de mannequins
Perdus dans des flots de satins.

La Châtelaine aux solitudes
Connaît les pâles plénitudes
Chastes en leur haine du jour
Et plus pures que l'autre amour ;
Plus dignes en leur ombre éteinte
Que la mâle et brutale étreinte.

Car les beaux anges des vitraux
Ont dit leurs secrets infernaux ;
Andromède sait la science
Qui donne l'amour sans souffrance :
Des contacts, des effleurements ;
La caresse de femme à femme,
Subtile caresse d'une âme.

Mais pourquoi ces froids mannequins,
Ces peaux aux couleurs d'arlequins ?

Elle n'aime que ses poupées,
Femmes inertes et fardées
Et recouvertes d'oripeaux ;
Car les Mortes sont aux tombeaux
Et les Vivantes l'ont déçue ;
Et voilà pourquoi s'évertue
Le soir la Châtelaine étrange
Aux cheveux courts, au sexe d'ange,
Elle s'évertue à baiser
Le sérail toujours apaisé,
Sans frémissements, sans ivresse,
Qu'à peine attiédit sa caresse.

Oh ! les corps vêtus d'oripeaux,
Mais les Mortes sont aux tombeaux...
Oh ! poupées de satin, fardées,
Comme elle vous aime, oh poupées !

LE REVE D'ELSENEUR

« ... Perchance to dream ».
Shakespeare.

Un étang.

SCENE I

L'OMBRE

J'interroge l'étang et le ciel d'Elseneur,
Et la lune du nord efface la couleur
De l'onde et de l'éther ; il n'est point de navire,
Point de signal au loin où mon rêve chavire...
Je guette en vain l'amie dans ses cheveux trempés
Où pourrissent des fleurs et des lys d'eau coupés...
Oh ! serais-je venue dans une heure tardive ?...

LE NAUTONIER, *il passe au large de l'étang.*

J'entends pleurer une ombre assise sur la rive...

L'OMBRE, *poursuivant sa pensée.*

Moi qui ne peux fleurir lorsque le soleil luit,
Les tombeaux, sur mon front, ne s'ouvrent que la nuit

LE NAUTONIER

C'est l'heure où les Esprits et les âmes de proie
Chantent au ciel brumeux le regret de la Joie.
Sur les étangs visqueux je rame à grands efforts.

L'OMBRE

Que ne puis-je dormir semblable aux autres morts,
Dans une paix irrévocablement atteinte ?
Que ne puis-je dormir au tombeau qui suinte
Et qui pleure mon sang et transforme mes chairs ?
Noyer le souvenir de la Morte aux yeux verts ?

LE NAUTONIER

Un ombre de noyée sur l'étang sans étoiles
Vers l'ombre de désir semble porter ses voiles ;
Des algues et des fleurs entravent ses genoux,
J'entends dans son gosier gargouiller des glous-glous.

L'OMBRE, *(apercevant le Spectre de la noyée.)*

Oh ! la morte là-bas dans sa grâce pâlie,

Est-ce la vierge aimée, le spectre d'Ophélie ?...
Vient-il pour apaiser mon royal désespoir,
Où n'est-il comme moi qu'un mirage du soir ?

LE NAUTONIER

Un désir a vibré dans cette heure tardive ;
Une ombre a sangloté, là-bas, sur l'autre rive

L'OMBRE (*elle tend les bras vers la noyée.*)

J'entendis dans le soir murmurer les étangs,
J'ai rêvé ; n'es-tu pas la noyée que j'attends ?

LE NAUTONIER

Et je vois s'allonger sur l'or blêmi du sable
L'ombre qui veut saisir une ombre insaisissable.

L'OMBRE

Viens-tu pour me donner le baiser merveilleux,
Qui console les morts et fait pleurer les yeux ?

LE NAUTONIER

Une Ombre de désir sur la Méduse blonde
Exaspère sa chair et ne broie que de l'onde.
Ma barque ! sur l'étang prolonge mes efforts
Vers l'ombre qui s'amuse à violer les morts.

L'OMBRE

Etrangle-moi de tes cheveux verts de Sirène,
Arrache-moi des bords où la vague m'enchaîne !

LE NAUTONIER

Une ombre de désir a saisi dans ses bras
La noyée de l'étang qui ne lui répond pas.

L'OMBRE

Avec toi, dans les eaux, que le remous m'emporte :

LE NAUTONIER

Quel décevant amour l'amour pour une morte !

L'OMBRE

Pour voir se ranimer ton baiser d'autrefois
J'accepte de mourir une seconde fois ;
Une seconde fois avec toi disparaître !
Mourir, mourir, dormir... hélas ! rêver peut-être...

Quoi ! même dans la mort ces rêves obsédants ?...
Cette soif du venin subtil de tes lys blancs !
Réponds-moi, parle-moi, silencieuse Amante,
Ton image a réduit en ombre mendiante
Mon âme de héros et mes abstraits efforts.
Oh ! le large sommeil, le grand sommeil des morts...
Mourir, dormir toujours, sans rêve, en l'ombre éteinte,
En l'ombre du tombeau qui lentement suinte
Et transforme en engrais ma substance et mon sang !

LE NAUTONIER
J'approche du rivage...

L'OMBRE
Oh ! le flot la reprend !

SCENE II

LE NAUTONIER
Que fais-tu sur ces bords à cette heure tardive ?

L'OMBRE
J'implore le retour d'une amie sur la rive ;
C'est une morte, oh nautonier ! j'ai dans mes bras
Serré son corps meurtri qui ne répondait pas,
Les remous des étangs soudain me l'ont reprise.
N'as-tu pas recueilli des râles dans la brise ?

LE NAUTONIER
D'une morte enlaidie tu fais ta volupté ?

L'OMBRE
Si tu vois sa laideur, moi je vois sa beauté.

LE NAUTONIER
Ecoute le conseil de mes vieilles sagesse :
Evite la Méduse aux perfides caresses.

L'OMBRE
Mon âme n'est point lâche et j'aspire au regard
Qui noyait le marin sur un flot de hasard.
Mon front de nostalgie cache des plénitudes,
Je sais qu'un monde vibre au fond des solitudes ;
Mon regard aperçoit sous les serpents les fleurs

Et je sais déchiffrer le rire dans les pleurs.
Ta bourgeoise raison et ta philosophie
Ne valent pas pour moi le baiser d'une amie.

LE NAUTONIER

Le baiser d'une morte aux cheveux de démon,
Aux lèvres boursoufflées qui crachent le limon ?

L'OMBRE

Ton jugement n'est rien car je sais qu'elle est belle.

LE NAUTONIER, *il désigne soudain l'horizon nuageux.*

Ne crains-tu pas l'orage au loin qui s'amoncelle ?

L'OMBRE

Oh ! pauvre nautonier, l'orage de tes flots,
Et la suggestion des discours et des mots
D'un orateur domptant de sa chaire profonde
Un peuple tour à tour qui s'apaise et qui gronde.
La foudre illuminée d'hallucinants éclairs,
Et les champs de combats où sanglotent les chairs,
Les larmes des cerfs roux qui râlent dans l'automne,
Tout ce qui vient briser le rythme monotone
Où se complaît l'inepte apathie des vivants
Ne vaut pas cet effroi, ces affres, ces tourments,
Cet étrange frisson de la chair et de l'âme
Que m'a donné le frôlement d'un corps de femme !

LE NAUTONIER

C'est un corps de noyée dont les yeux sont éteints.

L'OMBRE

Je suis une ombre et c'est une ombre que j'étreins.

.....
Ma vie qui s'appliquait aux mystères de l'être
Craignait de rêver dans la mort ; rêver peut-être,
C'était jadis le seul obstacle à mon désir
De quitter le vivant soleil ; mourir... dormir...
Dans la mort, je reviens chaque soir sur la grève.
J'interroge l'étang et le château ; je rêve
Que j'ai pour assouvir l'étreinte de mes bras
La morte aux yeux noyés qui ne me répond pas ;
Chaque soir un remous de l'étang me l'emporte.

LE NAUTONIER

Quel décevant amour l'amour pour une Morte !

UN SOUVENIR DANS UN PARFUM

Il est dans un tiroir un sachet de jasmin
Dont je hume parfois l'odeur exaspérante ;
Il vient de me rappeler le parfum du jardin
Où dort le souvenir de l'étrange passante.

Je hume en frissonnant le sachet de jasmin.

Pour que le souvenir doucement se précise
Je ferme ma paupière et je vois en mes yeux
La main frêle encadrée d'une manchette grise,
Le col vert étranglé par un ruban soyeux...

Etrange souvenir que le parfum précise.

Car c'était le parfum des fleurs au mois de juin
Lorsque je vis passer la jeune fille étrange...
Et depuis j'ai cherché dans l'odeur du jasmin
A retrouver parfois en ce subtil mélange
Le col vert, le ruban et la petite main,

Les cheveux blonds, coupés à la façon des pages,
Qui lui donnaient un air de prince malheureux.
Le parfum garde en lui de latentes images ;
Il peut me révéler quand je ferme les yeux
La passante aux cheveux coupés comme les pages...

Je garderai toujours le sachet de jasmin.

IDYLLE

Deux bergers : Nérès et Tiphoème

NERIS

C'est la mort de Linus et la saison brûlante,
Le silence navrant et subit des oiseaux,
La flamme de l'été, stérile et dévorante
Que je chante ce soir sur ma flûte en roseaux.

Car je ne rythme point mes joies, mes aventures,
Mais le sang souterrain des vendanges futures.
Je chante l'astre ardent trop semblable à la mort.
Le Soleil ténébreux à force d'être rouge ;
Et mon regret, scandé sur un rustique accord
S'envole dans l'éther brûlant où rien ne bouge,
Vers l'antré où se recueille le vent boréen.
Je chante la stupeur des cieux d'un bleu d'airin
Et le couchant semblable aux prairies de carnage,
La tristesse enflammée de l'horizon, là-bas
Où l'Astre avant de se noyer dans son sang, nage
Et ressurgit encor, tels qu'aux champs de combats
S'éteignent les guerriers des chansons homériques.

Je veux chanter aussi les bonheurs apathiques,
Des morts qui sont couchés près de Perséphoné
Et rêvent, endormis dans la Prairie Heureuse
Au bonheur que la vie ne leur a pas donné

Tiphoème, beau berger, avec moi, sous l'yeuse
Ne veux-tu pas chanter sur ta surinx ce soir ?
Viens, laissons nos troupeaux descendre à l'abreuvoir.
Jouissons de cette heure équivoque et stérile ;
J'ai recueilli pour toi des feuilles d'oranger,
Viens, et chantons tous deux sous l'ombrage infertile
Les amours d'un berger pour un autre berger.
Oh ! ne t'éloigne pas. Quelle secrète flamme,
Quelle angoisse, soudain, ont attristé ton âme ?

Sous le ciel aux regards implacablement bleus
Transforme ta tristesse en sereine harmonie ;
La douleur qui se chante, ô pasteur, plaît aux dieux,
Ils lui donnent des fleurs et la nomment : génie.

TIPHOEME

Je suis sourd au silence estival des oiseaux ;
Chante ma mort, Nérès, sur ta flûte en roseaux.
Car je meurs avec le printemps ; ce soir je tresse
Les fleurs de la prairie où s'éteint le regret ;
J'implore la divine et suprême caresse
De l'Hadès souterrain au regard violet...
Car le dieu fait fleurir de ses mains immortelles
La consolation pâle des asphodèles.
L'espérance est assise aux portes de l'Hadès ;
Il y fleurit une lumière matinale
Et plus douce qu'Eos sur les champs de Cérès.
La tristesse s'efface en la plaine infernale,
Et les fleurs du Léthé s'inclinant pour s'offrir
Ne refusent jamais de se laisser cueillir.
Oh ! si j'avais l'élan et la foi des poètes
Je rythmerais ces mots à l'entrée des Enfers ;
– O morts, vous dont les âmes furent inquiètes,
L'Hadès fera fleurir vos rêves les plus chers.
Car il n'est point ici de sanctions infâmes ;
O vous qui pénétrez au royaume des âmes
Sur le seuil ténébreux laissez tous vos tourments.
Pour vous qui pénétrez il n'est point de martyre ;
Nul ne regrette ici le soleil des vivants,
L'Hadès est un palais qui saura vous sourire.
Il n'est point de démons, il n'est point de bûchers
Dans l'Enfer Pitoyable à vos désirs cachés.

NERIS

Non, toute la douceur de la Prairie Heureuse,
Le bonheur souterrain qui console les morts,
Ne valent pas la vie de mon âme amoureuse.
Brisez-vous, mes roseaux, dans les derniers accords
Que je vais composer pour chanter et pour dire
Au berger qu'un berger comme lui le désire.

TIPHOEME

Oh ! pourquoi n'ai-je pas entendu cette voix
Avant que j'eus choisi, pour amant, le dieu pâle ?
Tu me parles d'amour pour la première fois.

NERIS

A ton rôle ce soir je mêlerai mon rôle...
J'irai dans la Prairie où tout devient reflet.
Pour toi je quitterai mes roseaux sans regret.

Nous cueillerons tous deux ce soir la fleur amères
Dont le calice noir exprime le poison.
Viens, nous boirons la mort dans la joie éphémère.
Car il n'est plus pour moi de champs et d'horizon.
Les pâtres veilleront nos mânes sous l'yeuse,
O mes roseaux, pleurez, pleurez la mort joyeuse
Des bergers qui s'aiment et qui meurent amants.
Voici que la feuillée des érables s'argente...
Chantons les jeunes morts et l'adieu du printemps.
Ami, n'attendons pas la saison décevante
Nous dormirons ce soir sous les bleus tamaris.

TIPHOEME

Sur ta flûte en roseaux chante, ô chante, Nérís !

NERIS

Chantons tous deux la joie de l'Etreinte Stérile !

NERIS ET TIPHOEME

Unissons nos accords et nos roseaux chétifs
Sous les tamaris bleus à l'ombrage infertile
Et jetons l'anathème aux arbres productifs.
Tout ce qui fut doué de flammes éternelles
Doit rester infécond ; -dans les champs d'asphodèles
Nous ne connaissons pas le regret du soleil ;
Nos corps ne craindront pas en leurs béatitudes
Les séparations qu'engendre le réveil.
Nous allons aux prairies des blêmes plénitudes...
Le regret de la vie, la nostalgie du jour
Ne fleurissent jamais au stygien séjour.

Nous vous quittons, soleil croupi sur les campagnes,
Fontaine où vient puiser le robuste bouvier,
Ombres qui dans le soir descendez des montagnes,
Vallons silencieux où bleuit l'olivier...
Mourons dans la folie d'une étreinte éperdue
Que seul le souvenir des bergers perpétue ;
Car le chant des surinx et du doux Kalamos
Dans les ors somptueux des couchants éternise
L'amour insexué des pâtres de l'Argos.
Mourons avec Linus et la fleur de cytise.
Les poètes-bergers rediront aux oiseaux
Notre amoureuse mort sur leur flûte en roseaux.

LA BELLE NUIT

Pierrette du haut de la Lune
Nargue le monde timoré ;
Pierrette espiègle, blanche et brune
Se balance au cristal doré.

L'épouse froide et vertueuse
Berce un nouveau-né dans son lit.
Une vierge sotte et peureuse
Ferme la porte sur la nuit.

L'écolier au front taciturne
S'abrutit aux déclinaisons,
Ignorant la beauté nocturne
Qui rafraîchit les horizons.

Du haut de la Lune, Pierrette
Hèle l'Arlequine aux yeux bleus
Qui, de Saturne la Planète
Chevauche l'anneau merveilleux.

– Holà ! mon amie l'Arlequine,
Viens ! car le croissant de cristal
Bercera dans son lit d'hermine
Notre amour vierge et sidéral.

Et les deux femmes planétaires,
Dans l'éther où meurent les bruits
Plaignent ceux qui, sur d'autres terres,
Ignorent la beauté des nuits.

– Dans les altièrès solitudes
Ignorées des mondes bourgeois
Nous goûterons les plénitudes
Où règnent l'Ether et ses Lois ;

L'Ether recèle une vibrance
Encore ignorée des mortels,
Une magnétique attirance
Contraire aux instincts sexuels.

Viens, savourons des nostalgies...
Puissent les terriens revenir
Aux beaux temps des mythologies !

Mais rien ne vibre en l'avenir.

Oh ! vois sur la terre sphérique
Ceux qui jamais ne connaîtront
La Plénitude Nostalgique
Qui ce soir brille à notre front.

– Laissons les sots à leur routine
C'est pour nous que le ciel sourit,
Dit à Pierrette l'Arlequine,
Oh ! savourons la belle nuit !

Arlequine et Pierrette brune
Chantaient ainsi dans le croissant,
Et les terriens au clair de lune
Ont vu deux femmes s'embrassant.

FIN